

## Communication transnationale dans l'espace public juif : le journal Halevanon à Paris (1865-1870) et la « traversée de la Méditerranée ». Rubriques, textes et publicité

Gideon Kouts

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6733>

DOI : 10.4000/cdlm.6733

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 169-194

ISBN : 9782914561594

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Gideon Kouts, « Communication transnationale dans l'espace public juif : le journal Halevanon à Paris (1865-1870) et la « traversée de la Méditerranée ». Rubriques, textes et publicité », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 14 juin 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6733> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6733>

---

# Communication transnationale dans l'espace public juif : le journal *Halevanon* à Paris (1865-1870) et la « traversée de la Méditerranée ».

## Rubriques, textes et publicité

Gideon Kouts

*Halevanon*, le premier journal hébraïque de Palestine (1863), constitue un exemple classique de la transnationalité caractérisant la génération des pionniers de la presse hebdomadaire hébraïque au XIX<sup>e</sup> siècle. Porte-parole de l'orthodoxie du « vieux *Yishuv* » de Jérusalem, obligé d'interrompre sa parution au bout d'un an, à la suite d'une délation devant les autorités turques de la part de ses concurrents hassidiques (et leur organe *Havatsselet*), il erre avec son créateur et éditeur Yehiel Bril à travers l'Europe, de Jérusalem à Paris, puis à Mayence et à Londres, où ils s'éteignent ensemble en 1886, l'année de parution du premier quotidien hébraïque en Russie. Son séjour à Paris, en tant que premier journal en hébreu en France, met aussi en lumière plusieurs particularités de la réalité du monde juif et de la presse en France, à côté des phénomènes communs. *Halevanon* devient ainsi le *Libanon*<sup>1</sup>.

### Les circonstances de la parution

En 1864, la France abritait une communauté juive assez considérable (85 000 habitants), quoiqu'elle demeurât inférieure à celles d'Allemagne et d'Europe de l'Est. Bril choisit Paris à la fois pour ce que la France symbolisait aux yeux des juifs au XIX<sup>e</sup> siècle et en raison de la présence à Paris de personnalités et d'institutions comme le baron de Rothschild et l'Alliance israélite universelle, susceptibles de lui ouvrir des horizons politiques aussi bien qu'économiques. Ce fut également à cette époque que la presse juive connut une phase de prospérité comme le précisent les historiens de la presse française :

On a souvent dit la promotion que le Second Empire représente pour les Juifs de France et les espérances que leurs amis ont pu concevoir. « Les Juifs, écrit Prévoist-Paradol dans *Les Débats* du 12 octobre 1860, peuvent montrer avec orgueil

---

1. Voir Gideon Kouts, *La presse hébraïque en Europe, ses origines et son évolution de 1856 à 1897*, thèse de doctorat en Études hébraïques sous la direction de Haïm Zafrani, Université Paris VIII, 1998, vol. 1, p. 190-278.

leurs sanglantes annales et dire : nous avons lassé les hommes comme le temps ! Paraissent ainsi les *Archives Israélites*, *L'Univers Israélite*, *La Vérité Israélite*. L'épanouissement de la presse était, comme on le sait, général et la presse en langues étrangères y occupait une place honorable en raison du cosmopolitisme qui caractérisa le Second Empire. « Nous sommes envahis, écrit Aurélien Scholl, supplantés par des gens qui sont nés hors de nos frontières » [...]. De nombreuses publications se sont donc tournées vers d'autres pays<sup>2</sup>.

Il y avait donc lieu, aux yeux de Bril et de ses amis de France, de créer un journal essentiellement consacré à la Palestine (*Eretz Israël*) et qui serait exclusivement diffusé dans les grandes communautés juives d'Europe et de l'Empire ottoman, en dehors de l'Empire. Bril s'éloigna donc géographiquement d'*Eretz Israël*, la raison d'être officielle de son journal, mais il se rapprocha en revanche de son public principal : les communautés juives européennes.

À l'origine, Bril trouva un logis chez son beau-frère, R. Schnéour Sachs, directeur de la section des vieux manuscrits à la Bibliothèque du baron Yudil Guinzbourg. Il se rapprocha de personnes comme Ernest Renan et Adolphe Crémieux. Au début du mois de novembre 1864, il publia à Paris le prospectus qui précède traditionnellement la parution d'un journal hébraïque. Il porta le titre de *Qol mevasser. Perah Levanon* (Voix annonciatrice : la fleur du *Levanon*). Ce prospectus se trouve à la Bibliothèque nationale, dans le volume de la sixième année du *Libanon*.

Bril évoquait en première page les « dénonciateurs de l'ombre » qui provoquèrent la fermeture de son imprimerie à Jérusalem, l'obligeant à se dépouiller de tout pour payer ses dettes et à quitter « maison, enfants et patrie ». Il décrivait ensuite le contenu de son futur journal qui allait reparaitre grâce au secours de « notables de notre peuple, hommes de sciences, hommes d'esprit », qui l'encouragèrent à poursuivre son entreprise à Paris. Le *Libanon* publiait à nouveau la rubrique « La paix à Jérusalem », et les « Nouvelles des Indes, du Yémen et de l'Afrique ». Désormais, il diffusait également des nouvelles « concernant nos frères en Europe », nouvelles plutôt rares dans le *Levanon* de Jérusalem. La devise qu'il choisit et transforma quelque peu par la suite fut : « Toute chose que se doit de savoir un homme israélite, un forgeron de la foi, aimant son peuple de près et de loin ». Aussi annonça-t-il son intention de poursuivre la publication de la rubrique littéraire et scientifique : « l'honneur du *Libanon* ». Il concluait par un appel aux abonnements tout en indiquant les différents prix. Il y annonçait également que la publication serait bimensuelle, in-folio, sur huit pages (ce dernier projet ne se réalisa pas avant la sixième année). Enfin, il invita écrivains et rabbins à collaborer à son journal. Parmi les recommandations de rabbins figurant en deuxième page, parut aussi celles du rabbin Hamalhim, dont Bril avait été le disciple et qui avait déjà substantiellement collaboré au *Levanon*. Notons par ailleurs que l'une de ces recommandations rédigées en français mentionnait le nom de Bril comme rédacteur du journal. Jusqu'en 1870, ce fut la première et la dernière fois que Bril était désigné en tant que tel. Cette feuille ne parvint jamais entre les mains

2. Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, *Histoire générale de la presse française*, t. II : *De 1815 à 1871*, Paris, PUF, 1969, p. 295.

des autorités qui menèrent leur enquête de routine sitôt la demande présentée – comme nous le verrons par la suite – car elle fut diffusée exclusivement dans les milieux juifs, quelque temps avant que l'autorisation ne fût sollicitée. En tant que ressortissant étranger (britannique), Bril ne pouvait adresser cette requête. Cette fois, il ne négligea pas l'importance des formalités à remplir, négligence qui lui coûta cher à Jérusalem. Ce ne fut pas, du reste, la seule leçon qu'il tira de sa première expérience.

Si nous examinons le dossier du *Libanon* figurant parmi les documents du 3<sup>e</sup> bureau du ministère de l'Intérieur, se trouvant aux Archives nationales<sup>3</sup>, il est possible de reconstituer le processus qui a précédé l'obtention de l'autorisation ainsi que les circonstances de son acquisition. Ces documents méritent en effet d'être étudiés pour deux raisons : cerner la rencontre de Bril, journaliste nationaliste mais cosmopolite, avec les autorités, rencontre caractéristique de sa démarche individuelle aussi bien que de la situation des juifs à cette époque, et comprendre le processus bureaucratique auquel durent se heurter les étrangers, en général, pour l'obtention d'une autorisation de publication d'un journal.

La demande concernant la publication du *Libanon* fut présentée conformément à la loi du 18 juillet 1848, le 24 décembre 1864, soit environ deux mois après la parution du prospectus. Elle portait la signature d'un certain Michel Edinger, citoyen français et électeur (comme l'établit un formulaire titré «élection d'un député», à son nom). Selon la déclaration jointe à la demande, la publication devait être bimensuelle et Edinger le seul propriétaire et gérant du journal, qui allait être imprimé par Guerin. Dans sa demande, Edinger écrivit, si l'on en croit du moins la signature apposée :

Je soussigné, Michel Edinger, négociant [...] réunissant les conditions de capacité prescrites par l'article premier de ladite loi, déclare avoir l'intention de publier un écrit périodique étranger aux matières politiques et d'économie sociale intitulé *Libanon* (Le Liban) écrit en langue hébraïque [...].

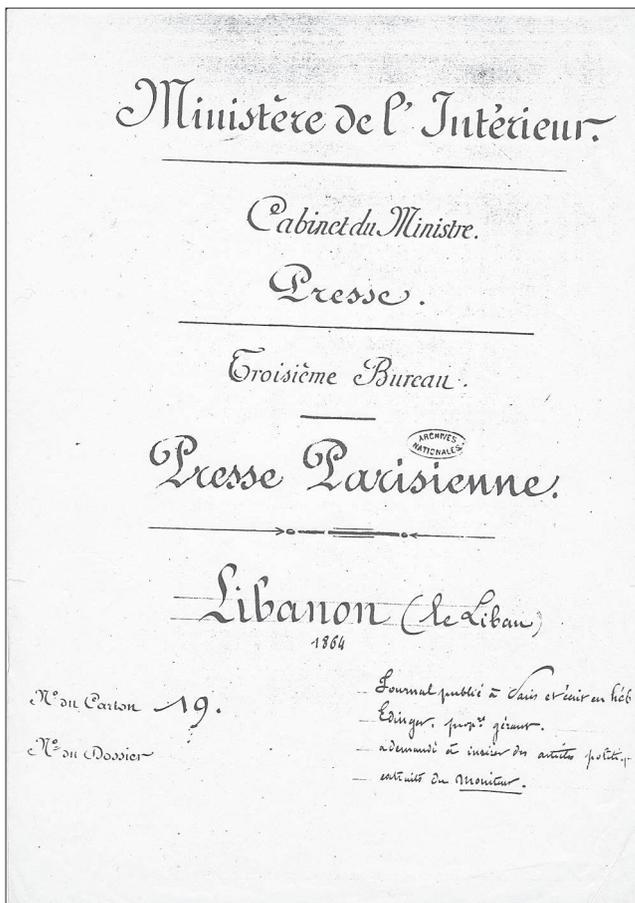
Un autre formulaire témoigne d'une démarche auprès du procureur impérial. Un formulaire supplémentaire fut adressé au préfet de police, cinq jours après, le temps pour Edinger de changer d'avis et de renoncer à publier un journal politique à cause d'obstacles financiers prévisibles et peut-être aussi par crainte des risques évidents que ce choix comportait. Toutefois, ainsi que nous le verrons plus tard, Bril ne renonça pas à sa volonté de traiter des questions politiques. On peut en effet lire dans ce formulaire : «Constatant son intention de publier un journal non politique ayant pour titre *Libanon* [...]». Un mois s'écoula, le journal parut entre temps et le chef de division du ministère de l'Intérieur rappela au préfet, le 24 janvier 1865, avoir demandé une enquête de routine sur la «position, la moralité et les antécédents de M. Edinger». Une réponse surprenante du préfet parvint le 29 janvier :

Le pétitionnaire, marié et père de famille de cinq enfants, exerce le commerce de marchand brocanteur. Il est complètement illettré et il ne sera, quant à la

3. Archives nationales de France, F<sup>18</sup> 377.

publication dont il s'agit, que le prête-nom d'un professeur allemand, le sieur Weiskoff, qui, en sa qualité d'étranger, n'a pu faire la déclaration en son nom. Le sieur Weiskoff qui est arrivé de Cologne depuis six mois [...] dirige une école qu'il a fondée. Il passe pour un homme de grand mérite. Ses opinions politiques sont inconnues.

Autrement dit, Bril fut doublement couvert. Craignant de se faire connaître en tant que rédacteur du futur journal auprès des autorités, Bril fut secouru par le professeur Weiskoff sur ce plan aussi bien que sur celui des dépenses qu'allait entraîner la création du journal. Jusqu'au 28 mars 1870, Bril fit en sorte que son nom ne figurât jamais en français dans aucun des numéros. Weiskoff fut probablement l'un de ceux qui encouragèrent Bril à publier un journal en hébreu à Paris et qui furent mentionnés dans le prospectus. C'est à lui que fut étroitement liée la fermeture en 1870 du *Libanon* à Paris.



## Le *Libanon* de Paris

Le *Libanon* de Paris vit le jour le 6 janvier 1865, un an après sa dernière parution à Jérusalem. Il fut publié à Paris pendant six années (classées 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>). Notons que pour Bril le *Libanon* est né à Jérusalem et qu'il est resté le même, par-delà sa transplantation géographique. D'où la continuité dans la classification annuelle. Son format : moyen, 16 pages de la 2<sup>e</sup> à la 5<sup>e</sup> année (1865-1868). In-folio, 8 pages, pour les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> années (1869-1870). La périodicité était bimensuelle de la 2<sup>e</sup> à la 4<sup>e</sup> année et hebdomadaire de la 5<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup> année. La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> année, le titre fut imprimé en trois langues, hébreu, turc et latin. Le titre en latin se « francisa » en *Libanon* au lieu de *Halbanon*. Le souscrit « Informer, annoncer et enseigner toute chose que l'homme juif doit savoir en tant que Juif », est plus court que celui utilisé à Jérusalem. En outre, « l'homme juif » est substitué à « l'homme d'Israël ». Une autre indication accompagnant le titre portant sur le lieu et la date de la parution y est rédigée en hébreu seulement. Le nom de Jérusalem est également mentionné. Il y est précisé en français que c'est un « journal hébreu ». Y figure aussi l'année de parution. Dans un autre sous-titre, le journal annonça la rubrique « L'honneur du *Libanon* » consacrée aux « dernières découvertes bibliques des sages et des savants de l'époque ainsi que des manuscrits provenant d'archives bibliothécaires connues ». Le nom du rédacteur y apparaissait comme celui de l'éditeur : « édité par Yehiel Bril ». Les termes qui précédaient la signature, « de moi » ou « de nous », disparurent désormais.

La devise, « Demandez la paix de Jérusalem. Ceux qui t'aiment [Jérusalem] seront en paix », signifie en clair que l'essentiel du journal allait être consacré à *Eretz Israël* et aux liens perpétués avec la Terre Sainte. Lors de la 4<sup>e</sup> année, le titre fut modifié, sa version française apparaissant désormais en tête, sous la forme de : Le *Libanon* - Journal hébreu. Le lieu de publication, Paris, était indiqué en français aussi et, pour la première fois, la date annoncée provenait du calendrier grégorien, autant de changements intervenus au contact de l'environnement journalistique parisien. La devise précédait le sous-titre et devint : « C'est la porte vers Dieu et les justes la franchiront ». Cette nouvelle maxime aux accents particulièrement religieux préfigura en effet les nouvelles orientations du journal sur le plan de la foi. Une autre expression de cette mutation fut aussi l'ordre dans lequel les rubriques se succédèrent, ainsi que nous le constaterons par la suite.

Un autre titre annonça une nouvelle brochure trimestrielle intitulée « Le vin du *Libanon* » assurant la publication d'anciens manuscrits « de la loi des ancêtres, encore manuscrits et conservés dans des archives connues ». Mais sa parution cessa à la fin de la cinquième année. « L'honneur du *Libanon* » cessa aussi de paraître en tant que supplément pour devenir une rubrique. Le journal s'engagea par ailleurs à publier un minimum de vingt numéros bimensuels par an. Dans les colonnes du numéro 18 de 1867, (le 13 septembre), le sous-titre changea en « Informer, annoncer et enseigner toute chose que l'homme juif doit savoir en tant qu'homme juif et membre de la communauté humaine ». Cette modification se traduisit par l'inauguration, dans ce même numéro, d'une rubrique politique, illustrant ainsi, une fois de plus, la règle salon laquelle le sous-titre est annonciateur du contenu.

Dans le numéro 6 (2<sup>e</sup> année), Bril avait affirmé qu'en attendant l'introduction d'une rubrique politique, « contentez-vous de ces choses que l'homme juif doit savoir en tant qu'homme juif ».

La 5<sup>e</sup> année, la périodicité fut modifiée. Sous le titre du journal s'inséra l'annonce : « Paraît chaque semaine, le mercredi ». La version turque du titre cessa cette année-là de paraître. Le journal se considéra désormais comme un journal européen (français) rédigé en hébreu et principalement orienté vers un public européen.

La 6<sup>e</sup> année marque, comme nous l'avons déjà souligné, le changement de format. La nouvelle devise, « J'ai choisi le chemin de la foi », n'occupa désormais qu'une place plus modeste. Cette transformation fut apportée après que le journal eut peu à peu abandonné son image de « religieux et combatif ». Pour la première fois, le titre en hébreu fut ponctué de signes diacritiques et accompagné d'un sous-titre : « Périodique en hébreu ». Ainsi, les titres en français et en hébreu furent uniformément rédigés. D'une manière générale, l'article d'ouverture se modernisa sensiblement. « L'honneur du *Libanon* » se transforma en supplément de quatre pages tandis que la nouvelle version de la devise fut : « Connaître la sagesse et la morale et comprendre des paroles intelligentes ».

4<sup>e</sup> ANNEE. — N<sup>o</sup> 2. PARIS, 18 JANVIER 1867.

# LE LIBANON

JOURNAL HÉBREU

שנת רביעית. י"ב שבט תרפ"ז. — הולך יאור מעה"ק ירושלים

מחיר לשנה 14  
מחיר לרבע 14  
מחיר לחדש 7  
מחיר ליום 16  
מחיר ללילה 8  
מחיר ללילה 8

## הלבנון

### הלבנון

הלבונון יוצא לאור (ל"ע) שבת פעמים בחודש. ויין לבנון בכל רבע שנה.

הלבונון יביל לא מחות 24 באגנין לשנה וחובות ין לבנון לא מחות 60 באגנין לשנה. זה השער לה עדיקים יבא ב'.

להודיע ולבשר ולהורות כל דבר הנדרש לאיש יהודי לדעת. כאשר הוא יהודי.

נהלה אליו בכל רבע שנה

חברת יין לבנון  
להכרת שמוי הורה

מתורתי של ראשונים אשר עורם בכחובים וגמצאים לסגולה כבתי עקר הספרים המפורסמים. יוצא לאור ע"י יחיאל ברי"ל.

מראה מקום הענינים הבאים בשערי הלבנון

כבוד הלבנון: 18 פרושהר"ש משנין על מס' נבירים (כ"ב). 19 ספר המעלות מש"ט 1' בלקורא (כ"ב). 20 מושל ערב (כ"ב). 21 באור ע"פ הראב"ע לגמלת אהרן, חתם חיים ווסף ס"א לק. 23 דינים ופסיקים הלכה למעשה חתם אלכסנדר חתן. 24 חכמי צרפת חתם אליקים כדווי. דברי דובינא: 26 פראנקרייך, פליז, פליז. 27 מאלהאוי, יאסני. 29 טורקיא, מספר על קומת הארץ רפאלשלמה דע קומודו. 30 4 המגיד מליק. 31 מודעה. 32 המתרבים לחברת שמוי הורה. בקשה.



## Rubriques et collaborateurs

Il convient de rappeler ici que l'ordre de succession des rubriques traduisait encore leur ordre d'importance et celui de leur mise en valeur. L'ordre de parution des rubriques mit l'accent tout au long de la 2<sup>e</sup> année sur les liens avec *Eretz Israël*. Tel en fut le critère de sélection. La première partie, « Paroles des jours » (*Divreï hayamim*) regroupait des nouvelles relatives aux différentes communautés juives et des faits divers en général. Au sein de cette partie, un titre fut mis en valeur : « La Tour du Liban regarde vers Jérusalem », qui est une paraphrase du verset biblique : « La Tour du Liban regarde vers Damas ». Cette rubrique rapportait des nouvelles et des articles d'*Eretz Israël*. La deuxième partie, « L'honneur du Libanon » fut réservée à la littérature, à la religion et aux sciences.

Au cours de la 3<sup>e</sup> année aussi, les « Paroles des jours » précédèrent « L'honneur du Libanon ». Ce n'est qu'à partir de la 4<sup>e</sup> année que les tendances orthodoxes du journal se cristallisèrent dans « L'honneur du Libanon », où les pensées de rabbins apparurent en tête.

Dans le premier numéro de la 4<sup>e</sup> année, Bril annonça aux lecteurs qu'il était prêt à « combler leur désir et à honorer la Tora ». Désormais ce qui importa avant tout était « L'honneur de *Halevanon* », avant l'histoire et les nouvelles de l'époque. La rubrique politique inaugurée au cours de la 4<sup>e</sup> année prit dans les colonnes la place de la « Tour du Liban » (c'est-à-dire les nouvelles d'*Eretz Israël*) publiées en deuxième place à l'intérieur des « Paroles des jours ». Ce choix illustra les nouvelles orientations du journal qui modifièrent son caractère. Il est évident aussi que ce choix fut d'ordre tactique.

Au début de la 6<sup>e</sup> année, avec l'adoption d'un plus grand format, le journal atteignit une certaine maturité. Composé de huit pages, il se répartissait en deux parties de volume égal : quatre pages pour les « Paroles de jours » (ou chroniques), rubrique d'actualités courantes, et quatre pages pour « L'honneur du Liban » comprenant les « Paroles des Sages ». Bril resta fidèle à la conception selon laquelle le journal devait être celui de ses lecteurs. C'est ce qu'il exposa dans l'article d'ouverture du 1<sup>er</sup> janvier 1869. Au début, il expliquait les critères retenus pour l'ordre dans lequel les rubriques se suivirent :

Un de ces rabbins, fidèles observants de la Loi, m'a demandé avec réprobation au début de la 4<sup>e</sup> année pourquoi « L'honneur du Libanon » figurait en dernier alors que les nouvelles quotidiennes du monde apparaissaient en tête. Pour leur donner satisfaction, j'ai changé l'ordre de parution au cours de la 4<sup>e</sup> année et placé « L'honneur du Libanon » en tête. Ce changement qui, à mes yeux, n'était pas important fut comme un poison pour plusieurs lecteurs qui ne tiennent un journal entre leurs mains que dans le seul but de trouver sur le seuil de la Porte, des rois assis sur leurs trônes, parlant de chaque État ami ou ennemi ; et d'autres choses encore comme celles-là. Et quand ils se sont dirigés vers la Porte du Libanon, ils ont aperçu debout, sur le seuil, un rabbin ou quelque autre pauvre sage qui profère des paroles que personne n'entend. Ils se sont précipités l'un vers l'autre, s'accusant mutuellement : « C'est toi qui m'as conduit vers le Libanon ». « Suis-je bête à tes yeux pour que tu m'entraînes vers une école ? ».

Bril n'hésita donc pas à exprimer les doutes de ses lecteurs quant à l'attractivité des rabbins et de leurs commentaires. Il apprit une règle journalistique de première importance : celle qui consiste à ne pas exagérer la « fonction d'éducation », à ne pas « transformer un journal en école », même s'il remplit cette fonction dans une certaine mesure. Dans les médias, il faut éduquer d'une manière implicite, latente. En fait, Bril ne perdit pas la foi. Il s'opposa seulement aux rabbins qui portèrent atteinte à son métier de journaliste. Concurrencé par plusieurs journaux européens, Bril se vit obligé de drainer un public aussi large que possible : « afin de satisfaire la volonté des lecteurs, j'ai séparé les inséparables en imprimant d'une part le *Libanon* et de l'autre "L'honneur du *Libanon*" ».

Bril se justifia dans les lignes de son éditorial d'avoir changé la devise, le « drapeau », comme il l'appela : « C'est la porte vers Dieu, les justes la franchiront » et « Le chemin de la foi j'ai choisi ». Il expliquait que la première version provoqua le mécontentement de lecteurs reprochant au journal d'être exclusivement réservé à un public de « saints ». Cette critique lui fut adressée, assura Bril, aussi bien « de près que de loin ». Ce qui signifie en clair que Bril avait organisé son propre « sondage » en France et à l'étranger. Il poursuivit ainsi : « Même l'homme dont les pensées ne ressemblent pas aux miennes et dont les chemins ne sont pas comme les miens, je suis prêt à l'écouter ». Il n'affectait de respecter une liberté d'expression que lorsqu'il jugea intéressant, à propos de certaines polémiques, d'exprimer différentes prises de positions. Il préférait, en général, la collaboration de personnes qui partageaient ses opinions. Il concluait par une phrase ayant pour effet d'effacer l'image « fanatique » décriée par ses détracteurs : « La foi pure ne haïra pas sa sœur, l'intelligence ».

#### *La rubrique politique*

Bril en annonça la parution dans le numéro 6, 2<sup>e</sup> année (la première à Paris) au moment où le *Libanon* se transforma en hebdomadaire. Il communiqua le titre de la future rubrique dans le numéro 11 de la même année : « Il sera dit sur les États ». Bril avait nourri ce projet depuis fort longtemps. S'il y renonça dans un premier temps, le succès de son principal concurrent *Hamaggid* autour de sa rubrique politique ayant pour titre « Sur les États il y sera dit » joua sans l'ombre d'un doute un rôle déterminant dans sa décision d'introduire une telle rubrique dans l'espoir de drainer un public plus large. Dans le numéro 11 (4<sup>e</sup> année) du 7 juin 1867, il demanda à ses lecteurs, dans un appel devenu malheureusement traditionnel, de régler leurs abonnements, concluant ainsi : « Attendez mes chers encore un peu et je vous ferai écouter aussi des nouvelles politiques ».

Parmi les documents réunis dans le dossier du *Libanon* aux Archives nationales figure une lettre signée par Michel Edinger et envoyée une semaine plus tard, demandant « au nom du journal hébreu dont je suis rédacteur propriétaire gérant [l'autorisation] d'insérer dans ce journal des articles extraits du *Moniteur universel*. Le dit journal est distribué à l'étranger et s'imprime chez Guerin, 26 rue du Petit Carreau, Paris. En soumettant cette demande à votre excellence, il n'est peut-être pas inutile de dire que le journal *Libanon* se trouve dans les conditions

de journaux qui se publient à Paris en langues étrangères, tels les journaux espagnols, *El Correo del Ultramar* par exemple, et qui sont autorisés à traiter des matières politiques sans être soumis au cautionnement».

C'est ainsi que le *Libanon* trouva le moyen de publier une rubrique politique sans avoir à acquitter la caution requise, puisqu'il ne publia que des articles traduits de l'organe de presse impérial. La lettre était accompagnée de la recommandation du grand rabbin de France soulignant que le *Libanon* est « destiné surtout aux Israélites de l'Orient et de la Pologne », ajoutant qu'il est rédigé « dans un excellent esprit dévoué au gouvernement français et propageant ses principes ». Cet aspect mériterait sans doute une étude plus approfondie. Pour l'heure, notons toutefois que Bril rapporta sous le titre « Priez pour le salut du royaume ! » l'échec d'un attentat perpétré contre la personne de l'Empereur, alors qu'il inspectait en compagnie du tsar les troupes françaises. C'était avant l'annonce de la parution future d'une rubrique politique. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que la demande d'une telle rubrique fût étroitement liée à la libéralisation dont la presse française bénéficia au cours de ces années et plus particulièrement la presse politique. Le renouveau de cette dernière vit le nombre des journaux politiques doubler entre 1867 et 1870<sup>4</sup>. Cette libéralisation s'exprima sur le plan juridique par l'adoption de la loi du 11 mai 1868, envisagée pour la première fois par Napoléon III dans une lettre du 19 janvier 1867. Le projet de loi, lui, fut présenté dès le 13 mars de la même année.

Nous pouvons lire dans une circulaire du ministère de l'Intérieur, datée du 22 juin à propos de « l'autorisation déjà accordée à des journaux se trouvant dans des conditions semblables, c'est-à-dire destinés à être lus à l'étranger seulement [...] ». Cette autorisation a été accordée par arrêté très rarement, une fois peut-être, mais il est vrai de dire que souvent aussi, l'administration a donné verbalement et officieusement ce qu'elle refusait de donner légalement. Dans cette situation, il serait sans doute convenable de convoquer M. Edinger et de lui donner oralement une autorisation qui serait retirée dès que l'administration en reconnaîtrait les inconvénients, ce qui n'arrivera probablement pas ».

Bril avait bénéficié d'une autorisation semblable auprès des autorités ottomanes. Le ministre de l'Intérieur demanda néanmoins l'avis du ministre de la Justice concluant ainsi :

Avant de prendre une décision qui pourrait être invoquée plus tard dans un cas semblable, je viens prier votre excellence de vouloir bien me transmettre son avis sur la suite à donner à la demande de M. Edinger.

L'autorisation verbale ne fut accordée, selon Bril, que le 15 août de la même année. C'est ce qu'il écrivit dans le numéro 16 (4<sup>e</sup> année), daté du 16 août 1867 :

Lecteurs du *Libanon* ! Réjouissez-vous avec moi car hier j'ai été autorisé par son Excellence le gouvernement français à annoncer dans le *Libanon* des faits poli-

4. Pierre Albert, *Histoire de la presse politique nationale au début de la III<sup>e</sup> République*, thèse pour le doctorat ès lettres sous la direction de Louis Girard, Université Paris-Sorbonne, 1977, vol. 1, p. 112.

tiques. Béni soit Dieu qui m'a aidé jusqu'ici. Que Dieu m'aide aussi [...] à multiplier le nombre des lecteurs du *Libanon* et qu'il me donne la force de publier le *Libanon* chaque semaine.

Son rêve de transformer le *Libanon* en hebdomadaire se réalisa un an après. La première rubrique politique vit le jour le 30 août 1867, au numéro 17 (4<sup>e</sup> année) sous le titre : « Sur les États, il sera dit ici » (*al hamedinot po yeamer*) une imitation évidente du titre de cette rubrique dans *Hamaggid*. Il se transforma, à partir du numéro 7 (7<sup>e</sup> année) du 14 février 1870 en « L'espace du pouvoir » (*Halalah shel rashut*) selon le conseil de Mikhal Pinès. En tête des « Paroles des jours » qui comprend la rubrique politique, Bril écrivit un éditorial intitulé : « Paroles pour le lecteur ».

À notre sens, cet article est, dans sa totalité, l'un des plus importants qui aient été écrits dans ce journal. Il fournit en effet des éléments substantiels pour la connaissance et la compréhension de l'attitude professionnelle d'un journaliste hébraïque de cette époque vis-à-vis des problèmes rencontrés dès lors qu'il a pour rôle de couvrir l'actualité politique. Au début du premier paragraphe, Bril écrivit :

Je vous avais annoncé dans le numéro précédent que j'ai été autorisé par le gouvernement français à publier dans le *Libanon* [...] des nouvelles sur les États. Et je savais que cette bonne nouvelle vous pousserait à tendre l'oreille pour entendre désormais dans le *Libanon* ce que pensait, pense et pensera le grand Empereur Napoléon III [...]. Et j'entends que les lecteurs d'autres périodiques se parlent en disant : allons maintenant vers les portes du *Libanon* y entendre des nouvelles que nous n'avons jamais entendues chez un autre [...].

Suit l'inévitable flèche décochée au *Hamaggid* : « et comment le *Libanon* satisfera les attentes de ses lecteurs sinon en leur faisant découvrir ce qu'il aura entendu de derrière les murs des Tuileries ? ».

Mais il poursuit :

Et j'entends comme cela parler des gens qui veulent entendre des choses effrayantes, des gens dont les yeux sont prêts à voir dans le périodique une lumière qui les guidera [...]. Des gens qui ont honte de colporter en public des choses racontées par de vieilles commères se réjouiront de trouver de pareilles choses dans les journaux ! Désormais, leur public ne se moquera plus d'eux puisqu'ils les auront racontées au nom des périodiques !

Ainsi Bril exprime-t-il clairement son sentiment à l'égard des nouvelles à caractère sensationnel qu'il compare aux potins de vieilles commères légitimés par le « pouvoir » de la presse.

C'est pourquoi, gens aux oreilles tendues, je m'adresse à vous aujourd'hui. Si vous questionnez les lecteurs du *Libanon* jusqu'à présent, vous verrez quelle a été ma voie [...]. Comme cela, vous n'espérez pas entendre dans le *Libanon* des faits d'au-delà du monde, choses dépourvues de tout fondement [...]. Me voilà vous assurant que je n'ai rien à voir avec l'Empereur, que je ne suis pas dans ses secrets et que je n'ai même pas eu l'honneur de m'entretenir avec le rabbin Guershon Melamed qui enseigne l'hébreu à l'héritier de l'Empereur français. J'avoue ne pas comprendre plusieurs des pensées de ce grand et sage Empereur. Je ne suis pas de

ceux qui mentent et se vantent d'avoir modelé des opinions pleines de sagesse et de connaissance. C'est seulement le fait actuel ou le fait imminent que j'annoncerai à temps. Et quand la paix régnera sur nous (en sera-t-il ainsi), et autour de nous, je ne serai pas comme celui qui avale des vomissures, modifiant des choses déjà annoncées et leur donnant un visage nouveau pour ne pas vous ennuyer, pour les appeler « idées » ou « pensées creuses ». Car je connais mes lecteurs. Ils mangeront aussi des rêves si je les leur sers sur un plateau d'argent. Et si je vous donne, lecteurs de cette catégorie, ce à quoi vous avez été habitués, comment oserais-je regarder en face mes lecteurs érudits ?

Bril nous précise donc dès le début qu'il ne sera pas question des « secrets de Napoléon », dénigrant ensuite les commentaires politiques rédigés par des personnes qui n'y sont pas habilitées. Il s'attaque aussi, et en particulier, à la « prédiction » ainsi qu'au principe des « nouvelles à tout prix » – la saison des vaches maigres dans le domaine journalistique – et à la redondance, en considérant le cas extrême d'un contexte international pacifique où il n'y aurait plus de nouvelles dignes d'être communiquées :

C'est à vous, nouveaux lecteurs qui êtes venus au *Libanon* pour avoir entendu qu'on y traitera des questions politiques, que je demande ceci. Ne savez-vous pas que la situation des rédacteurs de la presse juive ne ressemble pas à celle des autres ? Les autres rédacteurs rencontrent des responsables politiques et leurs propos sont lus par un grand nombre de personnes, entre soixante et deux cent mille. Ces rédacteurs peuvent exprimer leurs propres points de vue puisqu'ils savent que leurs propos sont lus par un si grand nombre de lecteurs, qu'ils seront entendus également par le gouvernement vu que celui-ci tend à suivre l'esprit public. Tel n'est pas notre cas, nous qui annonçons des nouvelles aux fils d'Israël, nos frères, lesquels ont l'habitude de dire : « tout ce que l'État entreprend dans sa politique étrangère est très bien », nos frères parmi lesquels les lecteurs de journaux hébraïques sont peu nombreux. Les revenus que nous assurent nos périodiques ne suffiraient même pas à payer des personnes douées et informées dans les capitales pour nous communiquer des nouvelles. Et si, quelquefois, quelqu'un d'entre nous apportait par exemple une dépêche de Paris, qui ne comprendrait pas que ce n'est pas à Paris qu'elle a été rédigée [...], si nous faisons quelquefois des suppositions ou si nous exprimons des opinions catégoriques sur l'avenir, ce ne seraient pas nos propres conclusions mais des propos que nous aurions lus dans l'un des périodiques dont nous ne citerons pas le nom. Les lecteurs croiront alors que de nos cœurs sont sorties ces paroles. Si nous publions des nouvelles parvenues par télégraphe, qui ne sait pas que ces nouvelles sont déjà parues dans la presse deux semaines auparavant et qu'elles se vendent ensuite au poids pour la fabrication de papier. Nous rédigeons des journaux pour vous, enfants d'Israël. Un autre homme, appartenant à un autre peuple, ne les lira pas et n'y accordera pas d'attention. Quel bienfait nous apporterait de tenir un discours trompeur et de prétendre que nous savons déchiffrer le passé ou que nous sommes devenus prophètes [capables de] prédire ce que chaque jour enfantera ?

Si ce passage est sans doute le plus important de cet article de Bril, c'est tout d'abord en raison de la comparaison limpide entre les possibilités offertes aux journaux juifs et hébraïques d'une part et celles dont jouissent les autres jour-

naux d'autre part. Les rédacteurs de ces derniers ont des sources dans les milieux politiques et sont généralement bien considérés par les autorités politiques. En outre, la diffusion de leurs journaux est très large. C'est ce qui, selon Bril, fait de ces rédacteurs des porte-paroles de l'opinion, esprit public aux yeux du gouvernement. C'est aussi la raison pour laquelle ils disposent de sources. Comment se présente en revanche la situation de la presse hébraïque? Encline à soutenir la politique étrangère du gouvernement, le phénomène de «*feedback*» manque de s'y produire. Du même coup, les limites de cette presse sont celles qui sont tracées par la langue dans laquelle elle est rédigée; le nombre des lecteurs s'en trouve limité. En outre, comme il n'existe pas de lien avec un public de lecteurs extérieurs, les chances d'élargir la diffusion sont d'autant plus réduites. Une mauvaise situation financière se traduit notamment par l'impossibilité de bénéficier de correspondants à l'étranger. Les possibilités techniques, l'utilisation du télégraphe, par exemple, font défaut. Sur le plan de la périodicité aussi, les journaux hébraïques se voient dans l'impossibilité de concurrencer les quotidiens vu qu'ils sont dans leur totalité, soit hebdomadaires, soit bimensuels, particulièrement en ce qui concerne l'actualité.

Telles furent les raisons qui les incitèrent à recourir aux expédients suivants: l'utilisation de dépêches fictives (rédigées en réalité par la rédaction et non envoyées par d'éventuels correspondants) et de copies de dépêches sans en mentionner la source.

Des faits politiques, je n'annoncerai que ceux qui ont déjà eu lieu, ayant été décidés mais non rapportés, ou des paroles proférées par l'un des grands monarques [...]. Telles sont les choses que je communiquerai dans le *Libanon*, chacune en son temps. Si je vous annonce une nouvelle télégraphique, n'allez pas croire qu'elle m'est parvenue personnellement par le télégraphe mais à l'un des journaux français [...]. Cette information sera toutefois actuelle car à Paris de nombreux journaux sortent matin et soir, et je copierai à temps pour vous tout ce qu'à mon sens, vous désirez et considérez indispensable. Bien que le *Libanon* paraisse pour le moment deux fois par mois seulement, j'espère que vous y entendrez des nouvelles que vous n'avez pas entendues [...], tout ce qu'il est bon, utile et indispensable de savoir pour un homme juif, en tant que juif et en tant qu'être politique, dans sa nature et dans ses faits d'homme, membre de la communauté humaine.

Bril fixa les règles de la rubrique politique en fonction de ses principes et de l'éthique professionnelle mais aussi de la réalité: officiellement, il n'était autorisé qu'à reproduire des nouvelles déjà publiées. On ne peut dès lors s'empêcher de déceler dans sa démarche le résultat d'une certaine rationalisation. Il s'engagea donc à «couvrir» des faits accomplis, des discours politiques ainsi que des événements sur le point de se produire. Un domaine où les exclusivités ne sont pas interdites est celui des nouvelles sur le monde juif, le *Libanon* disposant de sources bien informées. Les nouvelles reproduites à partir de journaux français étaient citées, contrairement aux pratiques décrites par Bril précédemment. Le journal juif *L'Univers Israélite* paraissant à Paris avait publié une liste<sup>5</sup> des journaux

5. *L'Univers Israélite*, vol. 28, 1967-1968, p. 90.

juifs qui copiaient les nouvelles sans citer le nom du journal qui les avait publiées. Le nom du *Libanon* n'y figure pas. C'est la raison pour laquelle *L'Univers Israélite* avait coutume de le citer nommément.

Bril souligne néanmoins la valeur de nouvelles parues dans un bimensuel en invoquant pour les périodiques, non quotidiens, le droit d'exister dans un monde peuplé de quotidiens aussi nombreux que différents et que le lecteur ne peut pas lire dans leur totalité. Autrement dit, le périodique sélectionne par conséquent les nouvelles destinées à ses lecteurs. Malgré toutes les limites qui se présentaient sur son chemin, la rubrique politique conduisit à une multiplication du nombre des abonnés du *Libanon*. Dans ces années, qui suivirent la défaite de l'Autriche dans sa guerre contre la Prusse, et virent le début des conflits entre celle-ci et la France, Paris était le centre de la diplomatie mondiale et, naturellement, les informations du *Libanon* étaient considérées par le lecteur hébraïsant plus fiables que celles des autres journaux. L'importance de la présence du journal sur les lieux de l'événement, comme preuve d'authenticité, s'exprime ici sans relation aucune avec la valeur réelle de l'information. Bril témoigne dans son dernier article de la 4<sup>e</sup> année que « nombreux sont les bienfaiteurs qui ont cherché et encouragé la réussite du *Libanon*. Depuis ils ont aussi goûté au fruit de la politique, car il publie son périodique chaque semaine ». La soif d'une information politique conduit ainsi à la concordance entre le rythme de parution et le rythme des événements et le journal devint hebdomadaire dès le début de la 5<sup>e</sup> année.

Tout en se réclamant d'une éthique professionnelle rigoureuse, Bril fut par ailleurs un violent polémiste. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que ce distinguo fût aussi le fait d'une influence exercée par la presse française environnante, ainsi que l'a remarqué Eliezer R. Malachi<sup>6</sup>. Rappelons que la société juive considère avec un sérieux particulier la parole écrite en hébreu et, par conséquent, le journal. C'est ce qui, en retour, engage ce dernier à être « sérieux ». Telle est la raison pour laquelle il n'exista pas, tout au long de ces années, de presse hébraïque « à cinq centimes », à caractère sensationnel. Journaliste sérieux, Bril se vit contraint d'adopter de temps à autre, dans son journal, certains rôles joués par la presse à caractère sensationnel, ce qui lui valut d'être l'objet de nombreuses attaques à propos de rubriques autres que politiques.

#### *Rubriques diverses, collaborateurs et polémiques*

Pour ce qui concerne les nouvelles et les faits divers, il convient de citer Pierre Albert évoquant la presse française du XIX<sup>e</sup> siècle :

Les thèmes des réflexions et les modèles de comportement que les journaux véhiculent plus ou moins consciemment avec les nouvelles eurent pour effet sans doute de renforcer bien des préjugés, mais aussi de créer des curiosités nouvelles et de faire oublier bien des mécontents [...]. C'est de manière quasi systématique que, tout au long de sa période parisienne, le *Libanon* publia indistinctement dans la même rubrique, faits divers et nouvelles sur le monde juif. Ce fut seulement

6. Eliezer R. Malachi, « Letoldot Halevanon », dans *Mayer Waxman Jubilee Volume*, Jérusalem, Neuman, 1967, p. 78.

avec la création d'une rubrique politique et une augmentation quantitative des nouvelles que Bril se décida à y mettre « de l'ordre ». Dès la 6<sup>e</sup> année, en effet, parut de temps à autre la rubrique *Hadashot shonot*, traduction littérale en hébreu de la locution française « faits divers »<sup>7</sup>.

Les nouvelles publiées concordent en général avec la description proposée par Pierre Albert. Mais elles comportent aussi des éléments caractéristiques du monde juif. L'influence des orthodoxes s'amplifia dans le *Libanon* dès la 4<sup>e</sup> année, ainsi que nous l'avons noté plus haut : une dépêche, par exemple, annonça la mort d'une femme après des douleurs horribles, indiquant qu'on avait découvert dans son estomac une certaine quantité de viande de porc, ce qui voulait dire, en clair, que la viande de porc était mortelle. On décèle, d'autre part, un certain humour à propos des préjugés antisémites, notamment dans la publication d'une nouvelle concernant un fou dont on découvrit, soudain, qu'il avait mangé, pendant de longues années, des morceaux de sa propre chair. Peut-être, dit le *Libanon*, ce phénomène explique-t-il la disparition de personnes « mangées par des juifs ».

Les « curiosités nouvelles » trouvèrent une place dans le journal qui, en dépit de son caractère traditionnel, ne négligea pas plus les découvertes scientifiques que les événements sociaux importants ou les nouvelles à sensation. Le *Libanon* ne tendit pas vers le conservatisme journalistique malgré son orthodoxie. Le format ayant été agrandi, Bril y introduisit de nouveaux éléments comme les romans feuilletons : « L'histoire du monde » parut à partir du numéro 5, le 31 janvier 1870, dans la rubrique littéraire, en bas de page, emplacement que Bril appela du reste les « Dessous du *Libanon* », lorsque le journal parut à Mayence. Il publia aussi de nombreuses informations sur la « connaissance du monde et de la nature », et, bien entendu, davantage de faits divers. De tous les journaux juifs d'Europe, le *Libanon* fut celui qui rapporta le plus d'informations relatives à *Eretz Israël*. Son principal correspondant à Jérusalem n'était autre que le neveu de Bril, Binyamin Zeev Halevi Sapir. Bril, qui connaissait bien ce secteur, se permit d'accompagner ces informations de commentaires approfondis. Il ouvrit souvent ses colonnes aux rabbins orthodoxes de Jérusalem en proie à des détracteurs. C'est ainsi que la rubrique « La Tour du *Libanon* regarde vers Jérusalem » s'enrichit aussi de la collaboration du rabbin Z. H. Kalischer, qui y publia des lettres et des appels pour le peuplement d'*Eretz Israël*. Yaaqov Sapir continua à écrire ses notes de voyages.

Il est intéressant de remarquer qu'à Paris Bril évita d'attaquer les gens de la *Halouqa* – distribution des fonds en provenance de la Diaspora – en *Eretz Israël* afin, raison traditionnelle, de « ne pas laver le linge sale d'*Eretz Israël* » en public, devant les ennemis d'Israël à l'étranger. Parmi les admirateurs de Sapir, on comptait aussi Ernest Renan qui lui écrivit en hébreu biblique la lettre suivante.

Le récit de tes voyages m'est très cher comme l'or d'Ophir, l'onix et le saphir. Et l'œil de l'écrivain a pu voir le lieu de Sapir. Il est irréprochable. Tout ce qu'il a raconté sur les chambres de Yémen est plus précieux que les perles. Et tout ce qu'il dit : vois, ceci est nouveau ! Que l'Éternel protège les sentiers des enfants d'Israël !<sup>8</sup>

7. Pierre Albert, *Histoire de la presse politique...*, op. cit., p. 12.

8. Shmuel Leib Zitron, « Reshimot letoldot haïtonut haïvrit », *Haolam*, vol. 6, n° 30, 1912, p. 13.

Les reportages de Russie, destination principale du journal, sont quasiment absents la seconde année de la parution du journal. Les rabbins des communautés russes évitent d'écrire au *Libanon* qui n'est pas assez connu et ne s'est pas encore adjoint de reporters. Seul le bienfaiteur de Bril, le rabbin Hamalbib, bénéficie d'une rubrique permanente durant toute l'année intitulée «Année du jubilé», dans laquelle le rabbin raconte les intrigues contre lui, à Bucarest et à Mohilev ; il transforme le *Libanon* en tribune pour ses règlements de comptes personnels. La 4<sup>e</sup> année paraissent pour la première fois des poèmes, essayant ainsi de créer une vraie partie littéraire. Hamalbib et Yehalel y livrent leurs expériences avortées.

Le *Libanon* s'efforce de ne pas être à la traîne de *Hamaggid*, dans le domaine des rubriques, et réagit immédiatement par une rubrique analogue. Ainsi paraissent, la 5<sup>e</sup> année, des articles écrits par le docteur Lipa de Yassi. Bril introduit dans son journal un véritable médecin. Même une «annonce de livres» nouveaux s'ajoute et figurent également des chants de gloire à la louange du *Libanon*, dans le style cher au rédacteur de *Hamaggid*.

À l'opposé de la ligne orthodoxe qui est la base du journal, dans son appel au public intellectuel, l'exotisme est son arme dans la conquête d'une audience plus vaste. Dans ces conditions, il est possible d'expliquer l'affaire du «Messie du Yémen». R. Yaaqov Sapir rapporta les détails transmis par le rabbin Yihya Mizrahi du Yémen, au moment où il séjournait à Alexandrie, au sujet d'un Messie faiseur de miracles apparu au Yémen, et il transmet des détails sensationnels sur l'homme dans son article «Du nouveau arrivera du Yémen». L'article était rédigé avec un ton si convaincant que les lecteurs ne pouvaient pas savoir si effectivement un vrai messie était apparu au Yémen. Le *Libanon* reçut des centaines de lettres, surtout provenant de juifs de Russie, que le malheur poussait à discuter chez eux interminablement sur ce sujet. Et Bril prit donc sur lui la charge «d'intermédiaire» entre le Messie et ses foules. Charlatanisme ou manœuvre journalistique géniale? La vérité est sans doute plus complexe, si l'on considère le fondement religieux de l'homme. Comme nous l'avons dit, Gordon publia une critique dans *Hamaggid* sur la campagne dirigée dans chacun des numéros par Bril qui manifesta à ce sujet une véritable imagination orientale. Bril répondit par un article «injurieux»: «*Dag* ("le poisson" mais aussi les initiales de D. Gordon) pue de la tête». Bril s'efforça de ne pas exprimer sa véritable opinion sur la véracité du phénomène et proposa à l'Alliance israélite universelle de financer le voyage de Yaaqov Sapir au Yémen afin de vérifier l'affaire et ce pour une somme de 500 francs. La société refusa. Tout au long de la 6<sup>e</sup> année, les histoires se poursuivirent et Bril en tira pleinement profit.

Le journal se construit, nous l'avons dit, principalement autour de reportages sur des lieux exotiques, et dans ce domaine on remarque les articles du professeur Joseph Halévi, envoyé en mission par l'Alliance israélite universelle en Éthiopie et dans les communautés juives d'Orient, et dont les travaux servirent de base au travail de l'Alliance parmi les Juifs d'Orient. Pendant la 4<sup>e</sup> année, le *Libanon* installe un réseau de reporters dans les communautés d'Occident ainsi qu'en Russie et en Pologne. H. Y. Gorland, reporter de *Hamaggid* est aussi reporter du *Libanon* à Saint-Petersbourg, et ceci malgré la concurrence entre les deux journaux! La cause réside dans la création d'un statut de «grossistes» de nouvelles qui fournis-

saient des informations à tous les journaux hébraïques de diverses régions, et pas seulement de leur ville. Souvent, ils étaient aussi leurs agents et cette fonction compensait la non rétribution de leurs articles. Il est évident que les journaux ne jouissaient d'aucun choix en la matière. Un intérêt particulier se dégage ainsi de l'article de Moscou qui raconte la pénétration du télégraphe dans la vie active du judaïsme. Le rabbin Berlin de Moscou était considéré comme une autorité compétente dans les affaires concernant la loi juive, et des questions lui parvenaient à ce sujet de toute la Russie. Le journaliste parle d'un télégramme expédié au rabbin « d'une ville éloignée de 500 milles », ainsi rédigé :

À Moscou, pour le rabbin Berlin, une aiguille a été trouvée dans le foie grillé. La perte est grande, et la viande a été partagée entre trois propriétaires. Adresse : Rajesk, Levin. J'ai payé aussi pour la réponse. Levin.

Et le rabbin répond aussitôt par télégramme au boucher désespéré : « Si le foie a été préparé par une femme, il y avait une aiguille dans ses vêtements, c'est permis. Sinon, même les ustensiles sont interdits ».

Le supplément « Vin du *Libanon* » (*Yein halevanon*) fit connaître d'anciens manuscrits publiés par le chercheur Schneur Sachs, responsable des archives du baron Guinzbourg. Tandis que « L'honneur du *Libanon* » publiait surtout des articles religieux. Le rabbin Hamalbim y collabora pour répondre à ses nombreux adversaires. Le plus important des collaborateurs de cette rubrique fut Yehiel Mikhal Pinés, une des figures les plus marquantes de cette époque. Une grande amitié le liait à Bril en dépit de toute la sympathie et de l'immense respect qu'il suscitait auprès des multiples ennemis du *Libanon*. Cela ne l'empêcha nullement, en effet, de lier sa carrière à ce journal. Yehiel Mikhal Pinés publia dans les colonnes de ce journal diverses études historiques. Mais il joua également un rôle prépondérant dans les grandes polémiques du *Libanon*, lesquelles firent de ce journal une publication controversée et dénigrée. Les rabbins orthodoxes y avaient l'habitude de se déchaîner en insultes et malédictions contre les réformistes et les partisans de la *Haskalah*, tout comme ils le faisaient à l'extérieur du journal. Homme de religion, Pinés était aussi progressiste, le plus rationnel et commode d'entre eux, en somme. Il jouissait néanmoins d'une grande considération auprès de ceux-là mêmes qui faisaient l'objet d'attaques dans les colonnes du journal. Il était le seul, du reste, à recevoir des réponses pertinentes de leur part, notamment de Lilienblum et de Y. L. Gordon, du journal *Hamelits*.

Bril, quant à lui, ne tenta jamais de modérer le ton ni le style de ses collaborateurs. Et pour cause : il cultivait lui-même un style particulièrement percutant lors des polémiques, influencé en cela par l'exemple de la presse française dans ce domaine. Aussi, non seulement donna-t-il libre cours aux violentes diatribes des rabbins, mais y mit-il également du sien. Tandis que la démarche polémiste de Bril relevait à la fois du rationnel et du mordant, le *Libanon* ne refusa pas pour autant ses tribunes à des collaborateurs qui, quoique respectés, ne firent preuve ni d'esprit cartésien ni de savoir-faire journalistique. Ce qui fut par exemple le cas de Rabbi Yossef Zekharia Stern. Au fur et à mesure que le journal progressa, Bril s'inquiéta de plus en plus de ces manières, et tenta de s'opposer de diverses

manières à ces « journalistes ». Un exemple en est la remarque introduite par Bril en tête de la rubrique « L'honneur du *Libanon* » (6<sup>e</sup> année). Une fois énumérées les règles de présentation à respecter en vue de faciliter la mise en page des articles, Bril y souligna : « les exégèses qui s'étendent indéfiniment et qui exigent une profonde concentration ne plairont pas aux lecteurs du *Libanon* sauf si elles paraissent en tant que supplément imprimé aux frais de leurs auteurs ».

Mais sa réticence déclarée et officielle à l'égard du rabbinat orthodoxe extrémiste n'entraîne pas la disparition de la ligne dure, malgré ce qui avait été promis dans la nouvelle devise de la 6<sup>e</sup> année et dans les explications qui les accompagnaient. Au-delà de la demande de légalisation d'un journal plus « ouvert », même pour des raisons de concurrence avec *Hamaggid* qui se rapprochait du rabbinat modéré, Bril ne pouvait perdre son originalité en abandonnant la tribune accordée aux rabbins. Avec l'éveil du débat au sujet des réformes religieuses, cette attitude était à l'ordre du jour et Bril, représentant de la presse combattante et même de la presse à scandale, ne pouvait renoncer à son « arme ». Face à leurs adversaires, c'est une défaite que virent les rabbins dans les arguments de Yehiel Mikhal Pinés contre la destruction de la religion, mais en faveur d'une approche nouvelle de l'enseignement juif. Même son approche romantique de la littérature et de la religion était contestée par les fanatiques de l'autre bord. L'appréciation de sa valeur pour l'éveil national juif n'eut pas d'influence sur la littérature hébraïque qui était en ces temps-là à la recherche d'un rationalisme réaliste. Et ils décidèrent de mener eux-mêmes leur combat, par l'intermédiaire de la personnalité fanatique de R. Joseph Zekharia Stern, et derrière lui une cohorte fournie de laquelle se distinguait le Gaon Lapidot. Dès lors, même les disciples étaient entraînés ; la force de certains d'entre eux résidait dans l'injure. Le rabbin Yitshaq Elhanan de Kowno conseilla à Bril de maîtriser ses « journalistes ». Bril s'adressa « aux honorables écrivains », dans une tentative d'apaisement très personnelle :

Les choses que je vais vous dire aujourd'hui, mes amis, sont le fruit de l'expérience et je vous les ferai entendre. Vous, mes amis, savez que les expressions dites par vous avec sincérité et chaleur dans vos bons articles, ont été une proie pour les crocs de gens qui ne déniaient pas écouter la réprimande [...] car, lorsqu'ils ne reçurent point de réponse aux réprimandes que vous leur avez adressées [...] ils ont trouvé le moyen de se vanter par vos paroles [...]. Ils ont eu l'audace de dire que nous marchons dans les ténèbres, et que nous n'avons aucune lumière d'enseignement et pour cela, nous ne saurions passer outre et notre langue ne pourra se taire quand la dignité est ainsi touchée. Pour cette raison, dès aujourd'hui, malgré vous, soyez attentifs à vos paroles [...]. Cessez d'utiliser des expressions dures qui touchent au fond du cœur de ceux qui n'en ont pas.

Cet avertissement discret produisit l'effet souhaité pendant deux mois, puis les insultes reprurent et s'amplifièrent même.

En dehors des divergences idéologiques l'opposant aux réformistes et à *Hamelits*, Bril eut pour principal ennemi le journal *Hamaggid* de Zilberman. Il ne manqua aucune occasion de fustiger *Hamaggid* avec une cruauté toute particulière. Rappelons que Bril accusa Zilberman d'avoir, sous le couvert de prétendues « questions des lecteurs », publié des factures falsifiées : « Telles sont les questions

que j'ai recopiées pour vous, Rabbi Zilberman ». Et il conclut : « Et moi, je leur ai dit : gardez-vous, mes frères, de douter de l'action de *Hamaggid* ». Il lui demanda plus loin « d'avouer ses fautes ». Pinés, quant à lui, attaqua Zilberman à propos d'une œuvre de bienfaisance qu'il avait fondée pour les juifs de Pologne<sup>9</sup>, fidèle à son style sérieux et littéraire qui soulevait une admiration générale. Bril joua en somme le rôle du méchant et de l'enfant terrible, ce qui lui valut, en retour, d'être considéré comme tel. L'article « *Midvar sheqer tirhaq* » (« Tu t'éloigneras de la parole mensongère ») est le premier à avoir conduit Zilberman à briser son serment de silence et à démentir les accusations de corruption dans sa société. Bril s'en prend à lui et voici un exemple de son style de polémique :

Je jure solennellement aujourd'hui en face de toi, jeune homme du *Hamaggid*, que si tu continues à causer du mal et que tu racontes des mensonges au nom de la vérité et le prix de la guerre présenté comme la paix, alors je te demanderai d'enlever ton manteau princier et te mettrai nu comme un miroir devant toi!

Une partie considérable de la polémique entre *Hamaggid* et le *Libanon* tournait autour du rapprochement que Bril entretenait avec l'Alliance israélite, ainsi que des appréciations sur ses activités, qui suscitèrent naturellement divers avis de la part de Zilberman. Bril accorda, après une première période d'hésitations, une place importante aux annonces de l'organisation et de ses activités. En 1877, il bénéficia d'une véritable exclusivité lorsque le *Libanon* fut le seul à publier l'entière documentation sur la correspondance de la société avec les gouvernements européens, au sujet du sort des juifs de Serbie. Cette correspondance s'avéra fructueuse seulement dix ans plus tard, au congrès de Berlin de 1887, lorsque les gouvernements des Balkans s'engagèrent à accorder l'égalité des droits aux juifs. Face à la société *Méqitsei nirdamim* (Les réveilleurs) de Zilberman, Bril fonda la société *Shomrei tora* (Les gardiens de la Tora), dont le but déclaré était de recruter des abonnés pour les brochures *Yein Halevanon* (« Le vin du Libanon ») dans lesquelles il désirait publier des traductions de manuscrits anciens (3<sup>e</sup> année, n° 1) : « Publier pour le public la sagesse des Anciens qui existent toujours dans l'écrit et se trouvent préservés dans des bibliothèques renommées ».

Au-delà de leurs objectifs, la concurrence qu'ils se livraient avait trait au pouvoir politique, au sein du monde juif. L'un des indices de ce combat consistait à savoir qui aurait à ses côtés le plus grand nombre de personnes renommées. Bril réussit à réunir autour de lui des rabbins comme Hamalhim, le Natziv de Woljine, Dov Ber Meyzlish de Varsovie et Nathan Adler de Londres. La fondation d'une telle société était aussi reliée à une mise en activité d'agents qui s'occupaient de ses objectifs (pour la sainteté de leurs causes et non pour recevoir une récompense). De tels agents ont, naturellement, fait de la publicité au *Libanon*. Au-delà de cet engagement intéressant entre les divers moyens de communication, dans une entité internationale dénuée de toute institution nationale comme le judaïsme, il est évidemment possible de trouver une raison valable au fait de jouer la carte du rabbinat orthodoxe, camp que le *Libanon* doit représenter.

9. *Libanon*, 6<sup>e</sup> année, n° 19.

La domination des rabbins, comme peut-être les attaques contre Zilberman, à nouveau accusé d'avoir accumulé des bénéfices sur le compte de la collecte des dons en faveur des juifs de Russie, à la fin des années 1860, provoquèrent le départ du journal de correspondants comme Harkabi, Gorland et Stanislavski, qui pouvaient jusqu'alors s'exprimer dans les colonnes du journal. La fin de la période parisienne se déroule sous le signe de l'attaque des rabbins, dans leur style, contre Y. L. Gordon. Il faut se rappeler, évidemment, que lui aussi était doté d'un style violent, bien que ses attaques fussent plus subtiles et ne consistassent pas seulement en injures. Gordon, considéré comme un homme jaloux de sa dignité, ainsi que nous l'avons souligné, agissait en vue de l'interdiction de la diffusion du *Libanon* en Russie. Dans une lettre à Yéhoshua Sirkin, il écrivait :

Peut-être pourras-tu faire de la propagande à Saint-Pétersbourg pour que les « Diffuseurs de la *Haskalah* » s'efforcent d'interdire le périodique le *Libanon* de circuler en Russie. Bientôt tu liras à ce sujet mon article dans le journal *Dien* dans lequel j'avertirai le Comité afin qu'il fasse attention aux activités de ce *Libanon* [...]. Moi-même, je ne pourrais pas écrire au Comité en disant que le *Libanon* a porté atteinte à ma dignité et a publié mon nom, et les gens diraient alors que je fais cela pour moi seul. Mais ton frère est membre du Comité, mon frère également (je lui ai déjà écrit à ce sujet). Parle au cœur de l'un d'eux afin qu'il en discute au siège du Comité. Et sans aucun doute, les autres seront du même avis que nous, car la chose est certainement indispensable à la réussite de la *Haskalah* des Juifs.

Les écrits des rabbins réduisent de plus en plus la part accordée à la rubrique politique. Ils se permettent d'attaquer violemment jusqu'à l'Alliance israélite elle-même, l'accusant d'éduquer, à l'école agricole de *Miqvé Yisrael* installée en Palestine, des « maîtres et des renégats ». Ils somment les rabbins d'exiger le respect des commandements bibliques concernant l'agriculture.

## L'environnement économique, technologique et juridique et la fermeture

Bril ne jouit pas d'une situation matérielle solide en dépit de l'aide qu'il reçut de la part de certaines personnes « généreuses ». Ce fut vrai pour la période française comme pour les autres. Ainsi qu'il le dit lui-même, le 18 mars 1869, « l'éditeur d'un périodique israélite ne compte pas parmi les riches ». Les changements d'adresses aussi fréquents que brusques furent révélateurs de cette situation. La première adresse de Bril (qui fut aussi celle de la rédaction) figurait sur le prospectus de décembre 1864 : « 19 rue d'Anjou (Marais) ». Mais dans le numéro 16 (1<sup>re</sup> année à Paris, 1865), l'adresse devint : « 6 rue des Vieilles Haudriettes ». De la 3<sup>e</sup> année (la 4<sup>e</sup> à Paris) jusqu'au numéro 16 de la 4<sup>e</sup> année (16 août 1867) l'adresse indiquée fut : « 12 rue des Gravilliers ». Par la suite, l'adresse annoncée devint enfin : « 9 place Royale ».

Il convient de noter, à propos de cette adresse, qu'elle fut aussi celle de Michel Erlanger, un des responsables de l'Alliance israélite universelle et de la communauté

juive de Paris<sup>10</sup>. On peut supposer qu'Erlanger réserva une pièce ou une partie de son appartement au rédacteur démuné. De son côté, Bril investit toute sa fortune et son courage dans la création de sa propre imprimerie. C'est à partir de la 5<sup>e</sup> année, le 6 août 1869, que le *Libanon* fut imprimé par ses propres soins au « 21 rue Beautreillis ». Le propriétaire « officiel » en est Michel Edinger, gérant du journal.

Ce fut dans cette imprimerie que le *Libanon* fut imprimé en grand format. Bril prit du reste le soin d'indiquer non sans une certaine fierté, en tête du journal (1866- 1867) : « Mis en page par Yehiel Bril ». À partir du numéro 40, la rédaction changea d'adresse pour la quatrième fois en six ans, le 18 octobre 1869 : elle s'installa au 13 rue des Francs-Bourgeois. S'il apparaît évident que Bril fut aidé par d'autres personnes, il est certain également qu'il prit une part active, même lorsque le journal était imprimé ailleurs. Il y accorda une importance majeure. Il confia (2<sup>e</sup> année, n° 6, p. 82) :

Dieu s'est montré miséricordieux envers moi et ceux qui Le craignent m'ont aidé (non bénévolement) et je suis devenu fort. Pouvoir et force, Dieu m'a donné [...]. Assurer moi-même le travail d'imprimerie, recopier des manuscrits des archives bibliothécaires, arranger et corriger, rechercher toute nouvelle, répondre aux lecteurs comme il se doit, toutes ces activités fatigantes et d'autres encore, j'ai moi-même accomplies.

Tel est en effet l'esprit qui règne dans les journaux ne possédant qu'un unique rédacteur. Ce dernier est tour à tour typographe et correcteur, chercheur et adaptateur d'œuvres littéraires, chercheur d'informations, reporter. Enfin, il informe ses lecteurs et se charge des relations publiques. Dans le même article, il précise : « Ici, à Paris, l'impression coûte cher ».

S'il aspira à posséder une imprimerie, ce ne fut pas seulement pour des raisons d'ordre matériel, mais aussi pour progresser dans sa carrière professionnelle, tout en s'assurant une plus grande indépendance. Pour Bril, en effet, le métier de journaliste ne se limite pas à la seule écriture, mais comprend toutes les activités annexes nécessaires à la publication d'un journal.

Un certain nombre d'agents commerciaux répartis dans les diverses communautés juives assuraient la distribution du journal. Mais avec leur renouvellement fréquent, Bril se vit confronté à des problèmes de distribution importants auxquels vinrent s'ajouter ceux qu'engendre une période d'instabilité politique. À la fin de la période française, le *Libanon* eut des agents en Autriche, Roumanie et Russie. À la fin de la 4<sup>e</sup> année, sa liste des distributeurs était substantielle et comprenait la Prusse, l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie européenne et asiatique, l'Afrique du Nord, la Russie (Pologne incluse) et jusqu'à la Moldavie. Bien souvent, à la fin de l'année ou du semestre, le rédacteur se plaignait des lecteurs qui n'avaient pas encore payé leur dû. Dans le numéro 14, 6<sup>e</sup> année, du 18 mars 1869, Bril écrivait : « Voilà qu'à Paris, se trouvent près de deux cents périodiques de langue française et je n'ai pas rencontré un seul rédacteur obligé comme moi de réclamer à ses lecteurs ce qu'ils lui doivent ». Un autre reproche fréquemment

10. *L'Univers Israélite*, n° 21, 1865-1866, p. 90.

entendu dans le *Libanon* était que ses lecteurs affranchissaient insuffisamment leur courrier au journal contraignant ainsi le rédacteur à payer doublement la différence et même à verser une amende.

Dans le numéro 15, 4<sup>e</sup> année, Bril alla jusqu'à menacer de refuser un tel courrier et le fit savoir en tête du journal au cours de la 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> années. À côté de ces déboires, la distribution par la poste à domicile lui permit néanmoins de tirer un parti commercial certain. Bril annonça dans le numéro 47 de la 5<sup>e</sup> année (9 décembre 1868) que « toute personne recevant le numéro un de la 6<sup>e</sup> année et qui ne l'aura pas renvoyé à la rédaction sera considérée comme abonné payant ». En dehors des annonces publicitaires pour des livres et des publications religieuses, le *Libanon* n'accepta au cours de ces années aucune publicité. Si l'on excepte toutefois une annonce publiée à plusieurs reprises au cours des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années pour un certain hôtel casher de Manchester, en Angleterre. Nous ignorons en tout état de cause ce que son propriétaire, Mister H. Simonson, payait, si tant est qu'il le fit.

Bril proteste contre l'attitude des rabbins de France à l'égard de son journal, et révèle en passant qu'une partie de ses abonnés n'étaient pas juifs. Ces rabbins, « il n'y a personne parmi eux qui ne prenne chez lui un périodique français, ils n'essaieraient pas sincèrement de lire également un périodique qui leur parle dans la langue de notre peuple, la langue de notre sainteté. De tous les rabbins de France, dont le nombre atteint soixante-dix, il n'y a que sept abonnés au *Libanon*, alors que le nombre des chrétiens abonnés au *Libanon*, à Paris seulement, est de dix ».

Prétextant que les journalistes ne sont pas riches, Bril écrivit dans un article du numéro 14 (6<sup>e</sup> année) : « Priez pour les rédacteurs qui ne s'enrichissent pas de peur qu'ils ne rejettent le fardeau de leur métier ». Ainsi, Bril n'eut pas besoin que l'on priât pour lui. Lorsqu'éclata à la fin de 1870 la guerre franco-prussienne, Bril expliqua en tête d'un numéro réduit (le n° 3, qui comportait 24 pages) : « Suite à l'ordre donné par le gouverneur de Paris selon lequel tous les natifs de Prusse et d'Allemagne qui vivent ici doivent quitter la ville dans les trois jours qui viennent, je me suis retrouvé seul pour accomplir le travail du *Libanon*, sans aide de l'intérieur ou de l'extérieur ».

On peut supposer que parmi ceux qui l'aidaient jusqu'alors se trouvait notamment le « professeur allemand » Weiskoff, lequel, comme beaucoup d'autres, eut le malheur d'être né en Allemagne. On peut également dire que l'ordre d'expulsion ne frappa nullement Bril lui-même. La preuve : la signature du rédacteur dans une série de reportages consacrés au siège de Paris à un moment où le *Libanon* était déjà domicilié à Mayence<sup>11</sup>. Rappelons en outre qu'aux yeux des autorités, Bril n'était pas le rédacteur de ce journal. C'était le « professeur allemand », expulsé conformément aux renseignements détenus par la police française. Il est donc permis de considérer que la mesure frappant le professeur Weiskoff fut en réalité ce qui mit un terme à l'ère parisienne du *Libanon*, une période au cours de laquelle, selon Bril (n° 12, 6<sup>e</sup> année) : « Nos frères ont reconnu l'utilité de périodiques paraissant en langue hébraïque ». C'est sans doute la raison pour laquelle il affirma aussi : « je me suis réjoui de mon œuvre ».

11. Gideon Kouts, *La presse hébraïque...*, op. cit., vol. II, p. 786-803.

## La publicité dans *Halevanon*

Le passage du « journalisme de gens de lettres privés » aux « services de consommation publics des mass-media », tel que défini par Habermas<sup>12</sup>, fut particulièrement difficile pour la presse hébraïque au sein de l'espace public juif en Europe dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. La publicité commerciale n'occupait pas une grande place dans les premiers journaux hébraïques, que ce soit au niveau du nombre des annonces ou à celui de leur contribution aux revenus financiers du journal. La quantité limitée de lecteurs, qui ne dépassait généralement pas les quelques centaines, en était la première raison.

De manière générale, les annonces insérées dans les journaux juifs – en yiddish ou dans la langue du pays – étaient destinées aux consommateurs juifs et vantaient donc les mérites de « produits juifs » spécifiques: livres, accessoires religieux, aliments spéciaux, médicaments pour « maladies juives », auberges observant la *cashrout*...

Avec le temps, au fur et à mesure des progrès de l'intégration sociale, de l'augmentation du potentiel de consommation du public juif et de l'accroissement de la diffusion de la presse hébraïque – lorsque la preuve fut faite de la rentabilité commerciale de la publicité pour l'annonceur – on trouve de plus en plus d'annonces pour des produits « généralistes » proposés par des annonceurs juifs ou non-juifs: produits de beauté, vêtements, outils de travail, instruments de musique, appareils de photographie, cadeaux et services divers. De même apparaissent des annonces de « service public » comme le remboursement d'emprunts d'État, le rendement des actions bancaires, les horaires de trains. La publicité constitue donc un bon vecteur médiatique de la « rencontre des cultures ».

La difficulté était plus grande dans les journaux en hébreu, qui tentaient pour la première fois d'utiliser la langue sacrée pour transmettre une information à caractère quotidien et séculier. L'usage de la langue hébraïque était considéré comme légitime tant qu'il s'agissait de publier des sermons religieux, des débats publics ou de faire la promotion de la littérature hébraïque. Il allait donc de soi que la forme de publicité la plus légitime – hormis l'« auto-publicité » du journal et de son éditeur, ainsi que les campagnes de promotion des ventes – était celle qui vantait les mérites des livres.

Le premier hebdomadaire en langue hébraïque, *Hamaggid*, qui parut en 1856 à Lyck en Prusse orientale et inaugura l'ère moderne de la presse hébraïque, comporta dès ses débuts des *hodaot* (communiqués) commerciales aux côtés du cours de l'or et des valeurs à la bourse de Berlin et de Koenigsberg. « Toute personne voulant annoncer quelque chose dans son intérêt, doit payer le prix d'impression d'un *za'g* prussien pour chaque ligne », est-il dit en première page. Mais c'est pour ses annonces de *agounot* que le journal obtint un grand succès. Les

12. Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, avec une préface inédite de l'auteur – à la 17<sup>e</sup> édition allemande –, trad. fr. de *Strukturwandel der Öffentlichkeit* (1962) par Marc B. de Launay, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1993.

*agounot* (femmes dont le mari avait disparu – souvent après être parti chercher du travail à l'étranger – et qui ne pouvaient se remarier tant que l'on ne savait pas exactement ce qui lui était arrivé) publiaient des annonces pour tenter de retrouver la trace de leurs maris, car le journal parvenait jusqu'au public hébraïsant des communautés les plus lointaines, de l'Amérique aux Indes. C'était donc là un genre d'annonces « juives » qui n'aurait pas pu prendre une telle ampleur dans un journal « généraliste ».

Ce n'est que vers la fin de son séjour à Paris que Brill inséra une allusion à la possibilité de publier des annonces dans *Halevanon* – uniquement dans le domaine littéraire : « Pour les communiqués concernant la littérature hébraïque », précisait-il à la une près du titre du journal (dans un numéro de 1870), « l'annonceur doit payer 30 centimes par ligne et 15 centimes à partir de la seconde parution ». À titre de comparaison, le prix d'abonnement annuel pour cet hebdomadaire était de 20 francs. La publicité pour les livres était en général faite par les auteurs eux-mêmes, mais souvent sans la payer. Les écrivains utilisaient la publication d'un de leurs textes dans un journal hébraïque pour parler par la même occasion de leurs livres, sans aucune dissimulation. Le journal leur offrait cette possibilité au lieu de les rétribuer pour leurs articles, ce qui n'était d'ailleurs pas d'usage à l'époque. Les livres bénéficiaient aussi des compliments d'autres auteurs ainsi que de la recommandation du rédacteur en chef lui-même. En 1871, *Halevanon* parvint à sa troisième étape, la ville de Mayence en Allemagne, où il devint le supplément hébraïque de l'hebdomadaire orthodoxe en allemand *Der Israelit* et récupéra de la sorte une partie des annonceurs de son journal « adoptif ». Ce ne fut qu'alors que s'inscrivit près de son titre la formule : « Quiconque annonce quelque chose en sa faveur payera un *za'g* prussien ». Et il ajoute : « Tout communiqué pour le salut d'une *agouna* est gratuit », ceci bien sûr pour concurrencer la populaire rubrique d'annonces de *Hamaggid*.

Ainsi en va-t-il, par exemple, d'une page d'annonces de *Halevanon* de l'année 1882 : il s'agit de la dernière page du numéro 27. Elle comprend huit annonces regroupées et imprimées l'une à la suite de l'autre. Le journal hébraïque se lisait alors comme un livre, du début à la fin, il n'y avait donc pas de problème de mise en page où de place disponible. L'ordre d'apparition des articles et des rubriques correspondait à leur degré relatif « d'importance », c'est pourquoi la publicité était concentrée dans la dernière page. Ce n'est que plus tard que les éditeurs allaient prendre conscience de l'intérêt consistant à disséminer les annonces dans la matière éditoriale. La première annonce vante les mérites d'une « essence de vinaigre » cachère<sup>13</sup>. En ce qui concerne « l'observation de la *casherout* », l'annonce précise plus loin qu'elle est assurée par le Rabbin Dr Lehmann. Or, le Dr Lehmann n'est autre que le propriétaire et éditeur de *Der Israelit*, c'est-à-dire aussi de *Halevanon*. Pour finir, les annonceurs n'oublient pas de préciser que « la maison de commerce ci-dessus vend aussi de l'essence de vinaigre non-cachère »... La seconde annonce

13. « Si l'on dilue un litre de cette essence de vinaigre dans trente-neuf litres d'eau, on obtient quarante litres de bon vinaigre pour relever le goût de la nourriture. Elle est en vente en ballon de quarante ou soixante kilogrammes chez Houne Bondi et associés, à Mayence. »

concerne le commerce de cédrats en provenance d'*Eretz Israël* et l'annonceur est la société Salant & Amtkia et Co. de Jaffa, Palestine. Ils annoncent aussi : «L'un d'entre nous se rendra prochainement à Trieste pour ce commerce». Une troisième annonce, concernant elle aussi les cédrats, provient cette fois d'intermédiaires à Minsk (Russie). Les frères Aharon et Avraham Birguer proposent également «des branches vertes de palmes et de myrte au même prix qu'à Trieste avec une commission en plus». Contrairement à l'annonce précédente, on donne ici le détail de la commission et du prix d'envoi des marchandises. La quatrième annonce vient de Manchester : «Des gens de Pologne et du pays de Russie», nous dit le diligent «imprésario» Y. Heyman, «demandent un fidèle qui chante bien les prières, habituellement nommé *Hazan* (un chantre) pour la prochaine période des *Yamim Noraïm* (journées austères du mois de *Tishrei*). Que tout intéressé envoie sa lettre à l'adresse du demandeur ci-dessous». Dans la cinquième annonce, Ben Tsion Léon de Jérusalem propose lui aussi de «beaux et majestueux cédrats des vergers de Jaffa, de Oum el Fahoum et ses environs». La sixième, sur le même thème, est formulée de manière plus «journalistique». Sous le titre «Cédrats de la terre sainte», on y lit :

Des cédrats des vergers de Jaffa (sans mélange avec les jardins du pays de Galilée), très beaux et durables comme ceux des jardins de Corfou, se trouvent chez moi à vendre au juste prix. Quiconque veut m'en acheter doit écrire à mon gendre l'éditeur de *Halevanon* à Mayence qui lui donnera tous les détails.

Le signataire de cette annonce, Yaakov Sapir Halevi de Jérusalem, n'est pas seulement le gendre du rédacteur Yehiel Bril, mais aussi un auteur connu par lui-même. L'avant-dernière annonce sort de l'ordinaire non seulement parce qu'elle est écrite en yiddish, mais aussi parce qu'elle n'est pas «juive». C'est une annonce envoyée par la compagnie officielle de transport maritime de «La poste de l'empire allemand», qui parle d'une ligne de transport entre Hambourg, New York, et d'autres destinations aux États-Unis. Cette publication témoigne de l'intérêt porté par la compagnie gouvernementale à l'acheminement des marchandises des commerçants juifs, et surtout à ceux qui veulent envoyer des colis dans le cadre de la vague d'émigration des juifs de Russie en Amérique. Les annonces en yiddish allaient devenir courantes dans la presse hébraïque à des périodes plus tardives, surtout entre les deux guerres, d'une part parce que les annonceurs maîtrisaient mal l'hébreu, mais surtout parce qu'ils estimaient que les juifs préféreraient que la publicité pour des produits profanes soit écrite en yiddish. La dernière annonce recommande un hôtel juif à Hambourg.

L'analyse de cette page fait ressortir le caractère transnational des annonces, originaires de quatre différents pays et de six villes. Elle souligne le caractère transnational des relations entre juifs, et l'importante fonction d'intermédiaire remplie par les journaux juifs et hébraïques. Le caractère spécifiquement «juif» des produits vantés est dominant, hormis l'annonce de la compagnie de transports. On remarque aussi le caractère «familial» de la publicité, correspondant au caractère privé-familial d'une presse qui était encore et avant tout le domaine privé de ses éditeurs-rédacteurs.

